

lapins comme l'obscurité !... Vous qui connaissez le lieu de l'action, avez-vous préparé un petit plan ?...

—Oui et non... ma confiance en votre habileté est sans bornes ; je compte donc vous laisser une entière liberté d'action, mais j'ai quelques idées que je crois assez bonnes.

—Voulez-vous me les soumettre ?

—Les voici...

Lascars mit Huber au fait des particularités relatives aux fréquentes visites du marquis d'Hérouville à la duchesse de Randan.

Il lui parla du bac dans lequel Tancrede traversait la Seine avant d'arriver au château.

—Mon avis, fit-il en achevant, est qu'il faudrait attaquer sur la rivière... Est-ce aussi le vôtre ?

—Sans aucun doute... nous prendrons le bateau de Sauvageon.

Le maître du cabaret n'avait pas perdu un seul mot de l'entretien qui précède.

En ce moment il intervint.

—Mon bateau ! s'écria-t-il, vous prendrez mon bateau ! voilà qui est bientôt dit ! Et, s'il lui arrive un accident.

—Combien vaut-il, ton bachot ?... demanda Huber.

—Cent livres, tout au moins...

—Eh bien ! monsieur déposera dans tes mains cent livres, en or, et tu ne courras nul risque de perte avec un tel nantissement... Cela te va-t-il ainsi ?

—Cela me va, mais à une condition...

—Laquelle ?

—C'est que je serai de la partie...

Huber se mit à rire.

—Ah ! ça mais, fit-il ensuite, tu es donc un brave à trois poils, bonhomme Sauvageon ? qui s'en serait douté...

Le cabaretier se rengorgea.

—Je suis plus brave, peut-être, répliqua-t-il, que certains dont on parle fort, et qui font beaucoup de bruit et peu de besogne... J'ai manqué ma vocation, j'étais né pour manier l'épée et le pistolet et mener grand bruit sur la terre.

—Soit, répondit le chef des lapins, tu viendras avec nous, je te le promets, et nous jugerons de ton mérite en te voyant à la besogne...

Puis, se tournant vers Lascars il ajouta :

—A quand l'expédition, s'il vous plaît ?

—A demain soir... répondit le baron.

—Il ne nous reste donc plus à traiter que la question de détails, et nous allons le faire sur-le-champ.

Au bout d'une demi-heure, Lascars quittait le cabaret de Sauvageon, après être tombé d'accord avec Huber sur le prix du sang et lui avoir assigné un lieu de rendez-vous pour le lendemain.

(La suite au prochain numéro.)

## LE DRAPEAU

(Suite)

Sa première préoccupation, en voyant Malapeyre décidément alité, fut de trouver un médecin. Il eût refusé pour lui tous les soins, prétendant que la médecine est la pire des maladies, mais, pour son ami, il devint croyant. Ce fut d'abord tout une affaire pour découvrir ce docteur. Personne, dans l'hôtel, n'entendait un mot de français ; Fougerel se heurtait à des Allemands qui le regardaient en ouvrant de larges bouches et de grands yeux. Alors, il s'emportait, et peut-être les autres mettaient-ils une véritable malice à ne le point comprendre. Le vieux soldat se sentait perdu dans cette ville où il n'avait ni un ami, ni un compagnon—personne—pour secourir avec lui un malheureux. Il lui prenait des colères sans raison ; il avait envie de repartir, d'emporter Malapeyre, de regagner Givet, de rentrer en France. Jamais la patrie ne lui avait semblé si chère, si attirante, si profondément bénie. La terre allemande lui brûlait les pieds.

Il parvint cependant à découvrir un médecin. C'était un vieux petit docteur fort savant, assez égoïste, n'aimant ni ne détestant les Français, dont il connaissait la langue, et tout entier à ses expériences. Il alla visiter Malapeyre qui, en le voyant, bondit sur son lit et dit : —Qui vient là ? Je ne suis pas malade !

—Voyons, fit tout bas Fougerel, laisse-toi faire ; plus tôt tu seras guéri, plus tôt nous arriverons à Potsdam... au drapeau.

Ce mot : le drapeau, faisait sur Malapeyre des miracles. Il lui avait donné l'énergie de continuer, quoique malade, sa route de Givet à Namur, puis à Aix-la-Chapelle et à Cologne ; il lui donna la patience de tendre le pouls au docteur, de se laisser examiner et ausculter. Le médecin ne disait mot. Pas un muscle de son visage ne remuait. Après avoir considéré le malade, il lui dit merci, prit à part Fougerel et lui annonça que le cas était excessivement grave.

—C'est un accès de fièvre bizarre ; le cerveau est congestionné. Il faudrait beaucoup de soins.

—J'en aurai, dit Fougerel.

Il ne quitta plus dès lors le chevet de Malapeyre. Il demeurait dans la chambre, lisait, ou, à la fenêtre, regardait passer avec colère des détachements de soldats prussiens, cuirassiers lourds, fantassins automatiques, dont Fougerel n'entendait jamais le pas sur le pavé sans éprouver une colère sourde. Et, comme Malapeyre lui demandait alors quelquefois :

—Qu'est-ce que cela ? Quel est ce bruit ?

—Ça ! répondit-il, ne fais pas attention... des maçons qui passent !

Rien n'était plus touchant d'ailleurs et plus triste que ces deux hommes, perdus dans une ville allemande, l'un mourant, incapable de bouger, l'autre incapable de se faire comprendre, et jetés ainsi, tombés dans une au-

berge, où nul ne les savait au monde, où personne ne s'inquiétait de leur sort. Que de fois Fougerel qui, songeur, repassait au chevet de son ami tous les souvenirs de sa vie ; que de fois Malapeyre aussi, dans les rêves bizarres de sa fièvre, puis dans ses apaisements lucides, se disaient avec douleur que rien ne vaut le coin de terre où l'on est connu, aimé, où le chien familier court après vos pas, où les fleurs mêmes semblent vous reconnaître ; le coin de terre qui est plus encore que la patrie, qui est le foyer dans la patrie ! Comme ils se sentaient seuls, isolés, dans cette ville où tout leur était étranger, les mœurs, les voix, les visages ; où la langue de leur enfance était une langue inconnue, et de quelle mélancolie amère ils étaient intimement pénétrés, lorsque le soir venait et que parfois l'écho funèbre des tambours prussiens, battant la retraite, leur parvenait, au lieu du gai clairon et du lesté tambour français !

L'état de Malapeyre s'aggravait de jour en jour ; la fièvre n'était plus seulement menaçante, mais dévorante. Le pauvre homme avait désespérément maigri. Ses yeux brillaient d'un éclat de mauvais augure dans son visage si ouvert auparavant, maintenant creusé, méconnaissable. Malade, il avait toujours soif et trempait ses lèvres avec une avidité bestiale dans la tasse d'orangeade que lui tendait Fougerel. Très souvent, il parlait avec une volubilité inquiétante, disant des mots bizarres, racontant des batailles que Fougerel ne connaissait pas. C'était le délire. Puis à ces fébriles accès succédaient des torpeurs profondes, des atonies comateuses, des sommeils qui faisaient peur. Combien de fois, regardant cette figure mâle, si franche et si française, ce profil amaigri de soldat assoupi par la fièvre, ce crâne chauve où l'on eût retrouvé la trace d'un coup de sabre, cette tête endormie qu'éclairait faiblement une lampe, Fougerel, en suivant sur la joue du malade la trace cruelle de la fièvre, sentit lentement une larme couler sur sa joue jusqu'à sa moustache, tandis qu'un soupir, gros comme un sanglot, soulevait sa poitrine !

—Pauvre vieux, murmurait alors Fougerel, étais-tu donc né pour mourir ici ?

Parfois encore, le soir, tandis que Fougerel demeurait ainsi, aux côtés du malade, on entendait passer, dans la rue, quelque bande bruyante d'étudiants qui chantaient à pleine voix des chants de guerre. Il semblait à Fougerel que ces chansons bachiques, jetées au vent après un repas arrosé de bière, l'insultaient.

Il croyait souvent entendre, parmi ces mots allemands, ce nom belge, Waterloo. Le capitaine alors serrait les poings ou fredonnait en lui-même quelque refrain du pays, pour ne pas entendre, pour étouffer à son oreille les échos de la rue allemande.

Une nuit, Fougerel veillait. Malapeyre s'était endormi, après une journée de crise. Fougerel avait pris son repas à ses côtés, allumé la lampe, ouvert un livre français acheté la veille, et là, durant trois heures, Malapeyre n'avait point bougé. Il était une heure du matin environ. Fougerel, à la fenêtre, regardait, à travers les vitres, les silhouettes curieuses des vieilles maisons qui se dressaient devant lui, se découpant avec leurs toits élevés sur un ciel d'un bleu pâle, criblé d'étoiles, lorsque, en entendant un bruit vers le lit du malade, il se retourna. Malapeyre s'était mis sur son séant, et, le bras gauche appuyé sur l'oreiller, soutenait le poids de son corps, il étendait devant lui son bras droit qui sortait, maigre et nu, de sa manche de chemise. Les yeux du capitaine étaient hagards et comme effrayés. Il ne disait rien, mais il désignait quelque objet, quelque vision contre la muraille.

—Fougerel !... Pierre !... Pierre !... disait-il. Ôte cela ! ôte cela ! Je t'en prie ! Je ne veux pas, je ne veux pas voir cela !

Fougerel s'était approché. Il prit Malapeyre par les épaules, forçant le malade à le regarder dans les prunelles, et, doucement.

—Voyons, dit-il, qu'as-tu ? Que veux-tu ?

—Que tu enlèves cela, c'est ce qui me tue, dit Malapeyre en montrant du doigt deux gravures encadrées de bois jaune et suspendues à la muraille.

Ces gravures, Fougerel les avait aperçues déjà, mais sans les examiner de près, sans se rendre compte du sujet qu'elles représentaient. C'était deux reproductions de tableaux célèbres en Allemagne, l'un montrant la fin de la bataille de Leipzig, l'autre la poursuite de l'armée française vaincue, après Waterloo, par la cavalerie prussienne. Des deux côtés, même spectacle : des grenadiers prussiens, avec leurs shakos bas surmontés de pompons énormes, éventraient ici des fantassins français, tandis que là des hussards de la mort sabraient furieusement des grenadiers de la garde et leur enlevaient leurs aigles.

—Ôte cela, répétait Malapeyre, ôte cela ! ce n'est pas vrai, ils n'ont pas pris le drapeau, ils ne l'ont pas pris ! Tu l'as enterré, tu sais bien... Enterré... Je te dis qu'ils ne l'ont pas pris !... Ôte ces images, ôte-les ; elles mentent, Fougerel, tu sais bien qu'elles mentent !

L'état de Malapeyre était une sorte de délire terrible ; un moment il se leva, droit sur son lit, montrant ses jambes amaigries aux nerfs tendus comme des cordes, et il voulut lui-même arracher ces tableaux insultants de la muraille. Il retomba, brisé, au milieu de son

accès de rage, et demeura étendu de toute sa longueur sur son lit. Fougerel le couvrit, l'enveloppa avec des soins de mère. Puis il alla dans un coin de la chambre prendre une chaise pour atteindre les cadres où le mourant aurait pu lire ce nom sinistre : Leipzig.

Au moment où il s'approchait encore du lit, son regard rencontra le regard de Malapeyre, mais non plus menaçant cette fois, ni en quelque sorte fiévreux, mais calme, triste, presque attendri. Le délire avait cessé brusquement, faisant place à cet apaisement affaibli, comme tomberait une voile. Fougerel recula et se sentit troublé ; il lui semblait que, dans les yeux tout à l'heure enflammés de Malapeyre, brillait maintenant une larme. Le moribond sortit alors de dessous sa couverture sa main maigre et la tendit à son vieil ami.

—Que tu es bon ! dit-il d'une voix pénible, lente et grave ; que tu es bon, mon pauvre Fougerel ! Te voilà garde-malade, à présent. Console-toi, ajoute le moribond après un soupir, tu n'as pas longtemps à faire ce métier. C'est fini. Je sens que c'est fini.

—Es-tu fou ? dit le capitaine. C'est bien intelligent ce que tu dis là ? Je t'en fais mon compliment.

—Sans doute, reprit Malapeyre, c'est peut-être triste, mais c'est vrai. Je te rends malheureux en te faussant compagnie ; ce n'est point ma faute. Ah ! Fougerel, si je regrette quelqu'un au monde, mon brave et bon Fougerel, tu peux bien dire que c'est toi !

—Tu n'as rien à regretter ; tu n'es pas mort, que diable ! et avant dix jours tu seras à Potsdam. Entends-tu, Potsdam ?

—Oui, oui, répondit Malapeyre en hochant la tête.

Je sais bien, c'est la terre promise, mais on n'y entre pas comme l'on veut. Je sens que je n'irai pas plus loin, mon pauvre ami... Tu sais que j'ai déjà failli mourir une fois dans ce pays-ci, à l'hôpital de Mayence, blessé, à demi perdu. Il paraît que ma destinée était de rester en Allemagne. Ce qui me navre, ce qui me torture Fougerel, c'est de tomber comme ça en route, bêtement, sans avoir fait ce que tu sais... Toi, c'est bien, tu es heureux. Tu iras là-bas. Je t'envie cette joie-là. C'eût été bon de revoir le chiffon, de leur reprendre le drapeau qu'ils ont volé... Si je pouvais marcher, j'irais, fût-ce sur les genoux. Du moins, vieux, ne manque pas de faire ce que je vais te demander. Ecoute ! tu as beau te faire illusion ou essayer de m'en conter, je m'en vais. A nos âges, des patraques comme nous sont tuées par un coup de vent, après avoir résisté aux coups de sabre. Eh bien ! quand ce sera fini, Fougerel, quand tu ne m'auras plus là, continue ta route seul ; fais ce que nous voulions à nous deux. Arrache-le, ce drapeau du 1<sup>er</sup> grenadiers, et rapporte-le en France ; et, quand tu l'auras pris, quand il sera à toi, quand il sera à nous, alors reviens de ce côté, va vers le coin de terre où tu m'auras couché, et, frappant du pied, mon vieux camarade, à l'endroit où je dormirai, dis-moi seulement ces mots : "Le drapeau est repris, Malapeyre !" et je te jure que j'entendrai !

Le vieux soldat avait lentement prononcé ces paroles qui, dans le silence de la nuit, retentirent déjà comme des accents d'outre-tombe. Fougerel, qui ne se sentait point facilement ému d'ordinaire, eut comme un frisson le long du corps. Mais lorsque Malapeyre lui dit, après un court silence :

—Tu me le promets, n'est-ce pas ?

Il se redressa, regarda son ami bien en face, et lui tendant sa large main :

—Je te le jure ! répondit-il.

Le survivant recevait, grave et résolu, la consigne que dictait le moribond.

La nuit fut longue encore. Malapeyre s'affaiblissait de plus en plus. La fièvre des derniers jours avait décidément cessé, mais en laissant ce pauvre corps en proie à la prostration la plus grande. Le capitaine était à bout de forces. Il n'y avait plus de vivant en lui que ses deux yeux noirs, qui brillaient d'un feu étrange ; ses lèvres pâles tremblaient, et le mal avait en quelques jours émacié ce visage robuste, creusant d'un doigt cruel les tempes et les joues, et faisant saillir les pommettes. Parfois, lorsque Malapeyre, accablé, fermait enfin les yeux et qu'il demeurait ainsi étendu, la bouche ouverte et les paupières closes, Fougerel se demandait avec effroi s'il était mort, et, s'approchant alors, il se penchait pour écouter la respiration du malade ; mais, au mouvement de son ami, le capitaine ouvrait les yeux et fixait sur lui ses prunelles ardentes, tandis que ses lèvres essayaient de sourire.

Le matin, vers l'aube, Malapeyre fut pris tout à coup d'un frisson singulier. Il porta la main à sa gorge, et, d'un ton bas, demanda à boire ; puis, comme Fougerel lui tendait, du bout de la cuillère, une potion, ses dents mordirent durement le métal, et il repoussa avec un geste sec le bras de son ami. D'un mouvement saccadé il s'était redressé encore une fois, et, désignant toujours les images appendues au mur : "Non, non, dit-il d'une voix rauque... C'est faux !... Ils sont trop !... Le drapeau..." Il répéta encore, avec un accent à la fois plein de menace et de déchirement ce mot, le dernier qui vint à ses lèvres : *le drapeau !* et il retomba raide, les yeux fixes, sur l'oreiller.

Fougerel lui avait pris la main ; il la sentit se contracter, se serrer, et, le regard abaissé sur ce mort, le